

se terminent de même; si cela ne vous contrarie pas, ma bonne Charlotte, je prierai M. le curé de venir vous voir cette après-midi.

— Comme il vous plaira; serai-je suffisamment préparée, car—ses joues se couvrirent d'une faible rougeur—Il y a longtemps déjà que je me suis confessée.

—No vous tourmentez point chère amie: vos souffrances, que vous supportez si patiemment, sont la meilleure préparation que vous puissiez offrir au bon Dieu; puis, si vous le désirez, je vous lirai quelques prières.

—Que vous êtes bonne, chère Elisabeth!

Le curé, bon vieillard qui aimait beaucoup Mlle de Cherfont, tout en regrettant qu'elles fussent un peu mondaines, resta près d'une heure avec Charlotte; en sortant, il annonça que le lendemain matin il revierait avec le saint viatique. Le reste de la journée fut employé par Elisabeth et par Caroline à préparer la chambre de la mourante, et à la rendre moins indigne de l'hôte divin qui devait la visiter. Les serres du château, celles de la Sapinière, du Chalet furent mises à contrition, et des gerbes de fleurs et de feuillage, disposées avec un goût parfait, ornèrent non-seulement la chambre, mais aussi le vestibule et l'escalier.

Pendant que les mains de la pauvre Caroline tressaient ces guirlandes parfumées, bien des larmes coulèrent de ses yeux, et son bon ange les recueillit avec amour, car ces larmes tombaient d'un cœur brisé qui s'était soumis entièrement à la volonté divine.

En apprenant que sa fille allait recevoir le viatique, Mme de Cherfont tomba dans des spasmes si violents qu'il fallut la veiller une partie de la nuit. Enfin le moment de la triste cérémonie arriva. Elisabeth soutenait la malade et lui suggérait des actes de foi et d'amour; Caroline, affaissée sur elle-même, paraissait ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle.

Dans l'après-midi, Charlotte se sentit un peu mieux.

(A suivre.)

L'exposition.—Enfin! Québec a écouté le *Grognard* et il a renoncé à la prochaine exposition qui aura lieu à Montréal. Le comité s'est mis à l'œuvre et le succès couronnera ses efforts. En attendant le public assiste à une exposition extraordinaire, c'est celle des pipes en bois à bout d'ambre dans la vitrine de A. Nathan No. 71 rue St. Laurent. Allez voir ça c'est une forêt de pipes élégantes, toutes à vendre au prix du gros.

Succession à acheter.—S'il se trouvait quelque héritier de la succession Barthélemy Coton, en son vivant bourgeois de la Cité de Québec, qui serait désireux de vendre sa part dans la dite succession, il est prié de s'adresser à Pierre Lédurantay, Chebandonite, Provinces du Nouveau Brunswick. Un prix raisonnable sera payé pour chaque part.

LE GROGNARD

MONTREAL, 10 JUIN 1882

M. Galipeau a informé le Club Letellier à sa dernière séance qu'il ne prononcerait aucune harangue sur les élections générales parce qu'il avait un « bronchite » qui le faisait souffrir terriblement.

Il s'est borné à dire que les rassemblements de jeunes gens qui se formaient tous les samedis après-midi étaient ceux des membres du Club Cartier qui portaient le drapeau de « l'écorchure ».

A propos de Club Cartier on nous assure que la dernière séance a été tempétueuse à l'extrême. Quatre présidents ont été obligés de quitter le fauteuil en s'avouant incapables de maîtriser les éléments révolutionnaires qui s'étaient déchaînés dans l'assemblée. La cause du désordre est attribuable au fait que la moitié des membres était infestée de rougisme. Oui, disons-le, le libéralisme sous sa forme la plus dangereuse commence à gangréner d'une manière alarmante le corps conservateur. Le vote hardi et intelligent dernièrement dans la Chambre des Communes par quelques députés conservateurs en faveur de l'indépendance commerciale tel que l'entend M. Blaké a été le brandon de discorde jeté dans l'assemblée.

Il est sérieusement question dans le Club de sévir contre tous les membres gangrénés.

Le mal peut être coupé dans sa racine et attendons-nous à voir sous peu un schisme en règle dans le camp des jeunes conservateurs.

Le marquis de Lorne voyage incognito dans son nouveau yacht « Nautilus ». Si la grandeur à ses inconvénients, il n'est pas toujours agréable non plus d'être pris pour un simple mortel.

La semaine dernière il est arrivé de nuit à Trois Rivières, et se rendit à l'hôtel Dufresne.

Le garçon de service, habitué à juger de l'importance de ses hôtes d'après leur mine, n'eut pas une très haute opinion de nouvel arrivant qui portait une casquette et une vareuse de matelot.

Son Excellence fut perché au quatrième, il essaya de s'endormir.

Le marquis est un sport distingué et ces instincts de chasseurs se réveillent à la vue du moindre gibier.

C'est assez dire, qu'il fut bientôt sur pied et commença une chasse en règle contre les punaises.

Le garçon attiré par le bruit remonta les trois escaliers et trouva son matelot, une botte dans chaque main et frappant à tour de bras sur les murs, le plancher, le bois de lit, etc.

L'empoigner, le mettre à la porte,

et lui jeter sa vareuse par la fenêtre fut l'affaire d'un instant.

Le marquis de Lorne que les Canadiens d'Ottawa ont habitué à plus d'égards oubliant un peu son rôle de matelot et sentit bouillir dans ses veines le vieux sang de ses nobles ancêtres. Il secoua la porte, appela, frappa, bref fit tant de tapage que la police l'empoigna et le conduisit au poste malgré sa protestation. Le constable Belland à qui il déclina ses noms, prénoms et qualités lui répondit d'un air fin: Marche, marche, tu conteras ça au juge demain matin.

Heureusement pour l'honneur de la petite ville, que l'erreur fut bientôt reconnue et tout rentra dans l'ordre.

Tous les acteurs et les témoins de ce petit drame intime ont reçu instruction de garder le secret le plus absolu sur toute cette affaire.

Pour ne pas s'attirer des difficultés avec des personnages haut placés, le *Grognard* recommande à ses lecteurs de n'en rien dire à personne.

Un canayen des vieux pays

Les catholiques d'une petite ville des Etats-Unis ont pour pasteur un missionnaire français qui prononce l'anglais avec la pureté d'accent qui distingue ses compatriotes.

Un dimanche, pendant la messe, trois dames américaines surprises par l'orage, entrèrent dans l'église et restèrent debout à l'arrière.

Pendant le prône, le prédicateur, les aperçut et voulant leur faire les honneurs de son église il cria au bedeau: *Three chairs for the protestant ladies*. Malheureusement le mot *chairs* fut prononcé de telle manière que l'auditoire comprit *cheers* et trois formidables hurrahs retentirent sous les voûtes sacrées.

Un candidat ni rouge ni bleu.

Ce n'est plus un secret maintenant que M. Alphonse Charlebois, contracteur et maire de St. Henri, se présente contre M. Alphonse Desjarlins dans le comté d'Hochelaga. M. Charlebois n'a été choisi par personne comme candidat, car tout le monde est rouge ou bleu dans le comté d'Hochelaga, et M. Charlebois n'étant ni rouge ni bleu, ne rencontre les sympathies de personne.

La semaine dernière le candidat ni rouge ni bleu, a commencé sa cabale. Il s'est d'abord présenté chez un électeur, qui fut autrefois employé sur la section de M. Charlebois sur le canal Lachine. Voici la conversation qui s'est engagée entre l'électeur et le *would be* député.

M. Charlebois.—Monsieur, nous sommes d'anciennes connaissances, vous savez que je me

présente, je vous ai fait gagner votre vie il y a quelques années, j'espère que vous voterez pour moi.

L'Electeur.—Quoi, cré faco qu't'es; tu viens demander mon vote? Tu m'as fait gagner ma vie sur ton canal, toi? Fiche moi la paix. Tu te rappelles pas que tu me payais mon écu par jour avec de la mélasse et de la farine, et que tu partageais avec le groceur dans les profits. A présent je suis payé argent comptant, et je tiens plus à travailler pour toi.

Bien entendu qu'après cette réponse M. Charlebois passait à une autre porte.

M. Charlebois frappa ensuite à la porte d'un fils d'Esculape du rouge le plus vif. Là aussi il demanda un vote, mais il lui fut répondu que le vote d'un rouge n'était pas pour un transfuge, un homme qui n'a pas le courage de se présenter sous ses vrais couleurs et qui cherche à faire de l'opposition à M. Desjarlins dans le seul espoir que ce dernier voudra bien troquer un contrat contre la candidature de son adversaire.

Plus loin, M. Charlebois parlant de son influence et des faveurs qu'il obtiendrait du gouvernement pour le comté, l'électeur lui demandait comment il pourrait obtenir ces faveurs, après la flagellation que lui ont fait subir Sir John et Sir Chs. Tupper, en pleine chambre, à la dernière session.

Bref voilà comment M. Charlebois est reçu chez les électeurs d'Hochelaga, en vérité M. Corboil lui-même aurait eu plus de chances que lui.

Entre académiciens

Le marquis de Lorne préside, arrivent les postulants, au nombre de treize.

Decazes, Legendre, Buies, de Boucherville, Deguise, Faucher, Lomay, Fréchette, Marsais, LeMoine, Verreau, Godin et Thibault.

Le Marquis—M Decazes! vous êtes le premier venu; je vous fais le honneur en conséquence:—qu'avez vous fait?

Decazes.—Je... je... suis noble de France et...

Le Marquis.—Ah! fort bien! vous entrerez comme le premier venu.

Legendre se présente:—« Monseigneur; *Albani* est mon titre: on est artiste chez nous, on fait famille, de femmes en amis. On aime la jeunesse!

Le Marquis.—Ce langage, je crois, il serait mieux compris par la princesse Louise que par moi: mais par galanterie, vu que je crois que, quelque chose comme cela, il y a là dessous, je vous admet comme académicien.

Buies se présente, avec tête d'ancêtre et fortement panaché.

Le Marquis (un peu surpris) Etes-vous de ce monde monsieur?

Buies.—Si je suis de ce monde? sapristi! vous ne me prenez pas pour un revenant?

Le Marquis.—Pardou Monsieur?

je veux savoir de vous, si vous êtes un des aspirants?

Buies—Aspirant à la liberté? pour ça oui!

Le Marquis:—Fort bien! Monsieur, puisque vous aspirez à la liberté, je vous donne la liberté... de quitter cette salle:—Et Buies sort, pendant que Godin, Verreau, Faucher qui n'est pas de St. Maurice, applaudissent du fond de leur côté gauche.

De Boucherville arrive avec une mèche de lumière électrique en mains.

Le Marquis:—Que portez-vous là? et qui cherchez vous ici?

De Boucherville:—Ne me prenez pas pour Diogène: car, si j'avais à chercher un homme, je ne m'aventurerais pas dans cette salle. Il paraît que vous voulez former une académie, composée de nos meilleurs écrivains. Si vous les choisissez parmi ceux que je vois autour de vous, je vous en souhaite!

Gérin Lajoie, Taché, Sulte, Chauveau, Dick, Casségrin, Marmette, Anger, Fabre ne sont pas de notre monde! Allons donc! Vous n'y voyez goutte! Puis je vous offre les services de ma lumière électrique?

Le Marquis:—Allez! de Boucherville! vous êtes un faux noble! à votre place on mettrait Sénecal et Jean Bte. Renaud, et l'on dira « Un de perdu deux de retrouvés. »

LeMoine se présente avec un oiseau empaillé par Buffon, au poignet: en même temps, arrivent deux experts, l'un anglais et l'autre français.

Le Marquis s'adressant aux experts: « messieurs, je vous ai mandés pour examiner la langue de M. LeMoine:

M. LeMoine tire sa langue et le rideau tombe.

TURLUTUTU.

LA LOI DU MARIAGE DANS L'INDE.

Trouvé dans un vieux bouquin à reliure de perchemin renfermant les écrits du fils de Brahma:

1. Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre pour la femme que son mari.
2. Si son mari rit, elle rira; s'il pleure, elle pleurera.
3. Si son mari s'absente, elle doit jeûner, coucher par terre et s'abstenir de toute toilette.
4. Si son mari la gronde, elle doit le remercier de ses bons conseils.
5. S'il la bat, elle doit lui prendre les mains, les baiser respectueusement et lui demander pardon d'avoir provoqué sa colère.
6. Si le mari est trompé par sa femme, il peut la brûler, ou la crucifier.

Et voilà! C'est court, n'est-ce pas, chères lectrices... et cependant je doute fort que cette loi ait le don de vous plaire.